

## CASANOVA ET LE NOM « SEINGALT »

Guillaume Simiand

La Découverte | « Dix-huitième siècle »

2012/1 n° 44 | pages 561 à 579

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707173850

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2012-1-page-561.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## CASANOVA ET LE NOM « SEINGALT »

Casanova qui joue si souvent les sorciers au fil de l'*Histoire de ma vie* connaît bien la fonction magique du langage. Sa spécialité pour subjuguier les naïfs consiste à tirer de questions dont les lettres sont converties en pyramides chiffrées des réponses dictées par son « génie », son « démon. » Quoique l'aventurier sache fort bien que les opérations arithmétiques qu'il réalise sont arbitraires, et qu'il les choisisse à la volée en fonction de la réponse qu'il souhaite produire, l'alliance entre combinaison de lettres, chiffres et invention du futur exerce sur lui un sortilège étrange. Ne compte-t-on pas, parmi les multiples projets de loto qu'il propose à toutes les cours d'Europe, une curieuse loterie grammaticale, où les joueurs misent sur des syllabes plutôt que sur des nombres<sup>1</sup> ? Casanova est

---

1. Archives d'État de Prague, Marr U20, f. 986 à 991. L'intérêt soutenu pour la philologie que manifeste le texte et le choix de s'appuyer sur les monnaies autrichiennes suggèrent une rédaction tardive, peut-être à Dux ? Ce document témoigne à la fois de la dextérité mathématique de Casanova et de sa fascination pour le point où l'alphabet et le hasard se rencontrent. Il s'agit de proposer au public des tirages de 80 syllabes, puisées dans un corpus en comprenant 1 300. Cette masse représente pour Casanova l'ensemble des possibilités combinatoires du langage humain. Que le Vénitien ait pris le temps de dresser le tableau systématique de ces syllabes, tâche fastidieuse s'il en est, témoigne assez de la foi qu'il avait dans son projet. Les joueurs sont libres de miser sur une, deux, trois ou quatre syllabes, sortant dans l'ordre ou le désordre. Le choix des exemples est particulièrement significatif : « Exemple. Il joue *for-tu-ne* : s'il le joue simple il gagnera quelconque soit l'ordre dans lequel les trois syllabes se trouveront dans les quatre-vingts extraites ; mais s'il joue disposé *for* devrait sortir avant *tu*, et *tu* avant *ne* : sans cela il aura perdu. » Casanova connaît le hasard, comprend les règles mathématiques par lesquelles le calcul probabiliste, technique alors émergente, s'efforce de le mettre en équations ; mais son premier souci, si on lui donne une séquence aléatoire de syllabes, est d'y chercher des oracles : « Que cette loterie soit non seulement plus amusante, mais plus avantageuse au public que celle de Gênes on peut le démontrer. Plus avantageuse assurément parce qu'il est plus facile d'y gagner, et plus amusante parce qu'on regardera comme des oracles tout ce que les quatre-vingts syllabes sorties diront à tous ceux qui les examineront. »

persuadé que le succès est immanquable : le public à l'en croire se ruerait sur les billets pour chercher des oracles dans le fatras de sons distingués par le hasard.

Ce goût et cette pratique du chiffage/déchiffage font de Casanova un cryptographe chevronné, capable de percer à la volée le code d'un manuscrit que lui présente M<sup>me</sup> d'Urfé<sup>2</sup>. Elle explique aussi que sous sa plume, le sens n'épuise pas toujours le signe ; c'est ce que montre le choix de son demi-pseudonyme, de ce « Seingalt » qu'il ajoute soudainement à son nom à l'âge de trente-cinq ans, en 1760.

L'usage quasi systématique de la pseudonymie par les aventuriers du 18<sup>e</sup> siècle est l'un des traits les plus fascinants de cette caste pour le lecteur habitué aux structures de contrôle strictes des États hypermodernes. L'Europe de leur temps, où les techniques d'identification (passeports, tiers de confiance) demeurent sommaires, est un terreau propice à leurs changements de nom et de forme ; l'un d'entre eux, le baron de Tschoudy, intitule la revue qu'il lance en 1755 à Saint-Pétersbourg *Le Caméléon littéraire*. Les mutations permanentes de leur identité, et en particulier de leur nom, introduisent une forte dose d'instabilité, de trouble, au point précis où les pouvoirs institués exigent la plus grande clarté. Le pseudonyme est l'extension de la *bauta*, le masque du carnaval vénitien, à l'Europe entière. Bien peu s'en plaignent : que la bourse des sots soit le patrimoine des gens d'esprit est considéré comme une loi de nature, et le siècle juge généralement qu'il vaut mieux être trompé, mais bien trompé, que de mourir d'ennui à petit feu.

Puisque le pseudonyme est masque, les plus vaniteux de ces aventuriers choisissent parfois, loin de la discrète et anonyme *bauta*, un costume de couleurs vives, qui singularise plus qu'il ne dissimule. Quand le célèbre Saint-Germain se fait appeler M. de Surmont, le thaumaturge veut signifier dans son nom même qu'il est en rapport avec des puissances supérieures et lointaines : il est au nombre de ses postiches. Le plus remarquable en la matière est sans doute Stjepan Zanovich, *alias* le comte Babbindon, *alias* Castriotto prince d'Albanie ou parfois de Monténégro, *alias* l'abbé Warta, escroc de haut vol qui manqua de provoquer une guerre

2. *Histoire de ma vie* (HMV), II, 95-96. La pagination est celle de l'édition Robert-Laffont.

entre Venise et les Provinces-Unies, et qui usa au cours de sa carrière plus d'une vingtaine d'identités<sup>3</sup>.

Casanova n'est pas en reste. Il jongle au fil des années entre « Casanova », « Seingalt », « Farussi » ou « Farusi », « Paralís », « Scotti », « Eupolème Pantaxène », son nom arcadien, « Antonio Pratolini », son nom de *confidente*, d'autres encore. Ses compagnons de voyage éphémères subissent le même traitement : arrivant à Dresde avec une fausse comtesse de Castelbajac (déjà un pseudonyme !) et craignant d'être reconnu, il note simplement « je lui donnais le nom de comtesse de Blasin<sup>4</sup> ». Le pseudonyme lui sert parfois à se faire oublier, avancer *incognito* ; mais comme chez Saint-Germain, il a souvent pour fonction d'intriguer, et surtout de rassurer sur la qualité de son porteur.

L'auto-anoblissement est une pratique fréquente à l'époque, et quasi systématique chez les aventuriers<sup>5</sup>. Il s'agit de marquer dans son nom même qu'on est homme de qualité ; Casanova est assez tôt dans sa vie « comte Farussi<sup>6</sup> » ou « chevalier de Seingalt » pour tous ses interlocuteurs qui ne sont pas Vénitiens, et ne connaissent donc pas sa famille. Le titre de chevalier est de ce point de vue fort pratique, et très apprécié par ses pairs : outre l'aura héroïque et voyageuse qui s'y attache, il a l'avantage, tout en bas de la hiérarchie aristocratique, d'être suffisamment subalterne pour pouvoir être employé avec un nom de fief inconnu. Attrait supplémentaire en ce milieu du 18<sup>e</sup> siècle, le titre de « chevalier » est employé dans une foule de grades maçonniques nouvellement inventés, qui ne peuvent que renforcer le mystère dont s'entoure leur porteur.

3. La liste dressée par H. Watzlawick en compte vingt et une : *Bio-bibliographie de Stefano Zannowich*, 18 ; Voir aussi Mortier, *Le « Prince d'Albanie » : un aventurier au siècle des Lumières*.

4. *HMV*, III, 502.

5. L'ajout d'une particule précédant « Casanova » est fréquent chez un certain nombre de ses correspondants non vénitiens ; il faut y voir une simple marque de respect, une sorte de bénéfice du doute fréquent au 18<sup>e</sup> siècle (surtout quand le locuteur ne parvient pas à déterminer avec précision sa position relative dans la société vis-à-vis du destinataire).

6. Le nom de jeune fille de sa mère.

On a parfois reproché à Casanova d'avoir usurpé ce titre ; on a tort<sup>7</sup>. Le Vénitien le porte à bon droit, en déformant à peine, et son apparition dans l'*Histoire de ma vie* n'a rien de mystérieux. L'aventurier répète assez qu'il a reçu du pape Clément XIII l'ordre de l'Éperon d'or<sup>8</sup> ; cette dignité fait de lui un chevalier de Saint-Jean-de-Latran, *comites palatini*, « ce qui traduit de nouveau donne *comtes palatins*<sup>9</sup> », précise-t-il. Peu lui importe qu'il s'agisse alors d'une des distinctions les plus méprisées d'Europe, et que tout un chacun puisse en acheter le diplôme à peu de prix : Gugitz raconte qu'un jeune lord anglais en acheta, avant de quitter Rome, pour tous ses domestiques, son cocher, son cheval et jusqu'à son chien<sup>10</sup>. L'aventurier, dans ce domaine comme d'autres, ne fait que détourner, pirater un processus de distinction en voie de décadence<sup>11</sup>. Il portera la croix de l'ordre, si surchargée de diamants et de pierres fines qu'elle en est méconnaissable, jusqu'à ce qu'on lui fasse comprendre à Varsovie qu'elle le dessert plus qu'elle ne le sert auprès du beau monde<sup>12</sup>.

Ce qui est curieux est que si Casanova ne dissimule pas la source formelle de son subit anoblissement, il s'était choisi un nom de fief, « Seingalt, » près de six mois auparavant ; il s'impose sans crier gare dans le texte de ses mémoires comme semble-t-il dans la vie de l'aventurier. Pourquoi « Seingalt ? » Casanova suggère dans ses mémoires qu'il aurait composé le mot de toutes pièces : dans deux épisodes séparés, il disserte complaisamment sur le droit inaliénable de chacun à inventer son propre nom.

7. Gugitz entre autres, un des premiers commentateurs de l'*Histoire de ma vie*, parle de son « factice anoblissement » (cité dans *HMV*, II, 315).

8. C'est explicite dans le « Précis de ma vie » : « Je suis allé [...] à Rome où le pape Rezzonico vénitien me fit chevalier de S. F. Lateran, et pronotaire apostolique. Ce fut l'an 1760 », *Lettres d'amour à Casanova*, p. 74.

9. *HMV*, II, 618 ; lorsqu'il se dit comte, comme pendant son voyage en Russie, on est donc dans le presque vrai, le tout est de regarder les choses sous un certain angle...

10. *HMV*, II, 618, note 1.

11. « Je n'ai jamais osé la porter à Rome. [...] Mais c'est le présent que les papes font aux ambassadeurs, malgré qu'ils sachent qu'ils le donnent à leurs valets de chambre ; il est très facile de faire semblant d'ignorer quelque chose, et aller toujours son train », *HMV*, II, 618-619.

12. *HMV*, II, 824.

## Inventer son nom

Avant l'*Histoire de ma vie*, cette idée, qui le séduit beaucoup, surgit plusieurs fois dans ses œuvres, comme en 1779 au début du *Scrutinio del libro* « *Éloges de M. de Voltaire* » :

*L'alphabet a vingt-trois lettres* à la disposition du caprice de ceux qui l'apprennent et qui désirent, au gré de leur calcul, accoupler huit ou dix de ces lettres pour former un nom quelconque. Tous nous en sommes les maîtres absolus et en opérant ainsi nous ne violons aucune loi, nul ne peut crier à l'usurpation. Et pourtant il est vrai que, à présenter les choses comme on les entend dans le monde, *de Voltaire* n'était pas le nom de cet écrivain, puisqu'il est entendu qu'un homme bien né porte le nom de son père<sup>13</sup>.

L'expression « au gré de leur calcul » est fondamentale : en conjoint libération et ordre mathématique sous-jacent, elle rappelle la logique qui avait présidé à la conception du loto grammatical. La référence à l'auto-anoblissement de Voltaire comme autorité légitimant le sien est fréquente à l'époque, et récurrente sous la plume de Casanova. Dans l'*Histoire de ma vie*, le Vénitien remarque que les personnes au nom malsonnant ou simplement banal, si elles aspirent à la reconnaissance, ont tout intérêt à en changer, et que chacun à cet effet est libre d'employer l'alphabet comme bon lui semble :

Telle est la force d'un nom appellatif dans le plus sot de tous les mondes possibles. Ceux qui ont un nom malsonnant, ou qui présente une idée ridicule, doivent le quitter et s'en donner un autre, s'ils aspirent aux honneurs et aux fortunes dépendantes des sciences et des arts. Personne ne peut leur contester ce droit pourvu que le nom qu'ils se donneront n'appartienne pas à un autre. Je crois qu'ils doivent en être auteurs. L'alphabet est public, et chacun est le maître de s'en servir pour créer une parole et la faire devenir son propre nom ; Voltaire n'aurait pas pu aller à l'immortalité avec le nom d'Arouet<sup>14</sup>.

Être « auteur » de son nom : il s'agit, par cette réinvention de soi, de conquérir une nouvelle autorité qui procède de l'existence plutôt que de la naissance ; mais ce nom doit être « parole », quelque chose de plus qu'un simple objet sonore.

Dans cette tirade, c'est bien sûr à lui-même que songe le Vénitien ; une autre scène de ses mémoires reprend la même idée sur le mode ludique, et de manière plus directement personnelle. C'est

13. *Scrutinio del libro* « *Éloges de M. de Voltaire* », p. 12.

14. *HMV*, I, 434.

un dialogue avec le bourgmestre d'Augsbourg, qui cherche noise à Casanova sur son pseudonyme. L'aventurier prend un malin plaisir à dérouter cette figure d'autorité, à laquelle il soutient que l'on peut être auteur de son propre nom :

- Pourquoi, me dit-il, portez-vous un faux nom ?
- Mon nom n'est point faux. Informez-vous-en auprès du banquier Carli qui m'a payé cinquante mille florins.
- Je sais cela, mais vous vous appelez Casanova et non Seingalt, pourquoi ce dernier nom ?
- Je prends ce nom, ou plutôt je l'ai pris, parce qu'il est à moi. Il m'appartient si légitimement que si quelqu'un osait le porter je le lui contesterais par toutes les voies et par tous les moyens.
- Et comment ce nom vous appartient-il ?
- Parce que j'en suis l'auteur ; mais cela n'empêche pas que je ne sois aussi Casanova.
- Monsieur, ou l'un ou l'autre. Vous ne pouvez pas avoir deux noms à la fois.
- Les Espagnols et les Portugais en ont souvent une demi-douzaine.
- Mais vous n'êtes ni Portugais ni Espagnol ; vous êtes italien et après tout, comment peut-on être l'auteur d'un nom ?
- C'est la chose du monde la plus simple et la plus facile.
- Expliquez-moi cela.
- L'alphabet est la propriété de tout le monde ; c'est incontestable. J'ai pris huit lettres, et je les ai combinées de façon à produire le mot Seingalt. Ce mot ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté pour mon appellatif, avec la ferme persuasion que personne ne l'ayant porté avant moi, personne n'a le droit de me le contester, et bien moins encore de le porter sans mon consentement.
- C'est une idée fort bizarre, mais vous l'appuyez d'un raisonnement plus spécieux que solide ; car votre nom ne peut être que celui de votre père.
- Je pense que vous êtes dans l'erreur, car le nom que vous portez vous-même par droit d'hérédité n'a pas existé de toute éternité ; il a dû être fabriqué par un de vos ascendants qui ne l'avait point reçu de son père, quand bien même vous vous appelleriez Adam. En convenez-vous, Monsieur le bourgmestre ?
- J'y suis forcé, mais c'est une nouveauté.
- Vous voilà dans l'erreur. Loin que ce soit une nouveauté, c'est une chose fort ancienne, et je m'engage à vous porter demain une kyrielle de noms tous inventés par de très honnêtes gens encore vivants, et qui en jouissent en paix, sans que personne s'avise de les citer à l'hôtel de ville pour en rendre compte à quelqu'un à moins qu'ils ne les désavouent selon leur bon plaisir au préjudice de la société.
- Mais vous conviendrez qu'il y a des lois contre les faux noms ?
- Oui, contre les faux noms ; mais je vous répète que rien n'est plus vrai que mon nom. Le vôtre, que je respecte, sans le connaître, ne peut pas être plus vrai que le mien ; car il est possible que vous ne soyez pas le fils de celui que vous croyez votre père<sup>15</sup>.

15. *HMV*, II, 728-729.

Le nom « Seingalt » serait donc une création purement arbitraire de son auteur, à l'échelle alphabétique, ni sonore, ni sémantique (« j'ai pris huit lettres » ; huit lettres, comme dans « Casanova »). Arbitraire, peut être, mais certainement pas dénuée de sens ; le verbe « combiner » suggère d'ailleurs un travail d'organisation.

Pourquoi « Seingalt » ? Les casanovistes se sont perdus en hypothèses pour expliquer le surgissement soudain de ce nom, sans écarter les plus romanesques : comme son apparition suit immédiatement un voyage à La Haye en tant qu'agent de la France, et un périple le long du Rhin en pleine guerre de Sept Ans aux motivations peu claires (espionnage ? missions de liaison pour la franc-maçonnerie ?), certains se sont demandé si Casanova aurait pu être secrètement anobli pour services rendus. Sa fréquentation assidue de l'ambassadeur de France en Suisse, où il s'arrête aussitôt après, a renforcé les soupçons des tenants de cette thèse ; c'est dans la bouche de cet ambassadeur, M. de Chavigny, que surgit pour la première fois le nom « Seingalt » dans le récit de l'*Histoire de ma vie*<sup>16</sup>. Pourtant, rien n'apparaît sur le sujet dans la correspondance diplomatique avec Paris, qui mentionne pourtant à l'occasion l'arrivée des visiteurs recommandés par le ministre Choiseul<sup>17</sup>. D'ailleurs, aucune terre ou bourgade portant le nom de « Seingalt » n'a pu être identifiée en Europe, et nous avons déjà vu que son titre de « chevalier » n'avait rien à voir avec ce voyage rhénan.

D'autres pistes ont été explorées : E. Maynial voyait par exemple dans « Seingalt » l'anagramme (à une lettre près) de « Snetlage », le nom du professeur à l'université de Göttingen auquel Casanova dédie en 1797 un lexique des mots nouveaux apparus pendant la Révolution française<sup>18</sup>. Mais on voit mal comment l'aventurier aurait eu vent en 1760 de l'existence de ce savant, qui n'a commencé à publier qu'après 1780 ; autant proposer l'anagramme parfaite « antigels », guère plus fondée...

16. Apparition d'autant plus significative que le Vénitien avait d'abord écrit « Casanova » dans son manuscrit avant de se corriger (*HMV*, II, 315).

17. Choiseul qui avait signé le passeport de Casanova pour la Hollande ; pour la correspondance diplomatique de Chavigny, voir Archives du ministère des Affaires étrangères, correspondance consulaire, série Suisse, 358.

18. « Cette anagramme nous paraît incontestablement être l'origine du titre de Seingalt » *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt*, vol. 8, p. 295.



Les revues érudites consacrées à la vie et à l'œuvre du Vénitien, les *Casanova gleanings*, puis *L'Intermédiaire des casanovistes* se sont au fil des ans fait l'écho de nouvelles hypothèses : dans une brève note du numéro de 1994<sup>19</sup>, un contributeur, « S. B. », remarque que « Seingalt » est une anagramme de *genitals*, mais rappelle que Casanova ne parle pas l'anglais à la date où il adopte ce nom. Dans la même note, Janna Leeftang propose de voir dans « Seingalt » une déformation de « sine Geld ». Ailleurs, mais toujours en allemand, N. Gendrot veut y lire « *Sein-galt*, de *gelten* (*gilt, galt, gegolten*) : “valoir, être en jeu, être retenu comme” et *sein*, du verbe “être” ou du possessif personnel<sup>20</sup>. »

Nous pourrions ajouter à ces tentatives d'explication fondées sur la langue allemande le paronyme *sing alt*, « chante haut ! », puisque c'est alors que Casanova se trouve aux confins du pays de Bade et de la Suisse germanophone que surgit ce nom dans son récit. Seul problème : Casanova à cette date ne parle pas l'allemand, et aura bien des difficultés à le maîtriser dans son ultime villégiature de Dux.

## L'homme qui a vu l'ours

Dans son essai biographique *Casanova l'admirable*, P. Sollers choisit en sémiologie d'interpréter « Seingalt » comme le rapprochement de *seing*, signature, et *alt*, haut<sup>21</sup>. D'autres préfèrent interpréter le « Sein » initial comme une déformation de « saint. » Carlo Curiel, entre autres, relève la proximité phonétique de « Seingalt » et de « Saint-Graal<sup>22</sup> ». Dans la note de *L'Intermédiaire* citée plus haut, Marco Leeftang remarque à juste titre que Lamberg, le grand ami de Casanova, orthographie souvent son nom « Saint Galt » dans l'adresse de ses lettres, quoiqu'il connaisse fort bien l'orthographe habituelle « Seingalt ». Le facétieux comte taquine sans doute son ami, qui n'est que rarement guetté par la sainteté ; mais peut-être sait-il aussi quelque chose que nous ignorons. Si l'on ne connaît pas de « saint Galt », on ne peut manquer de remarquer la proximité graphique et phonétique avec saint Gall. D'ailleurs,

19. « More than a name. »

20. *L'Autobiographie et le mythe chez Casanova et Kierkegaard*, p. 57.

21. *Casanova l'admirable*, p. 212.

22. *HMV*, II, 315, note 1.

un certain nombre de lettres adressées à l'aventurier par de simples connaissances omettent le « t » final, suggérant qu'il n'était peut-être pas prononcé à l'époque. Ainsi, la funeste Charpillon, qui fit tant souffrir Casanova à Londres, écrit-elle « À Monsieur de Seingal/à Londres<sup>23</sup>. » En 1788, une brève chronique de la *Gazetta Urbana Veneta*<sup>24</sup> le nomme encore « chevalier de Saint-Galle ». Si Casanova lui-même n'a jamais semble-t-il employé cette orthographe, c'est celle qu'auraient retenu ses héritiers pour proposer à l'éditeur Brockhaus le manuscrit de ses mémoires :

H. Ed. Brockhaus vermutet, dass Seingalt eine Verballhornung von Saint-Galle (Sankt -Gallen) ist, denn in dem Briefe, worin dem Brockhaus'schen Verlag Casanovas Memoiren angeboten wurden, [...] heisst der Verfasser « Chevalier de Saint-Galle et de l'Éperon d'or », übrigen hat ein Orden von St. Gallen wirklich existiert und es ist ja möglich, dass Casanova Ritter dieses Ordens war. Der wohlklingende *nom de guerre* sollte jedenfalls den bürgerlichen Namen, der häufig unliebsame Erinnerungen wecken mochte, verschleiern und seinem Träger in den aristokratischen Gesellschaft erhöhten Glanz verleihen<sup>25</sup>.

La lettre citée par Brockhaus confirme au passage notre hypothèse sur le lien entre le titre de Casanova et l'ordre papal de l'Éperon d'Or ; mais la mention de l'ordre de Saint-Gall ne tient pas : il a bien existé un ordre militaire de Saint-Gall, fondé par Frédéric II en 1213 pour remercier l'abbaye du même nom. Dédié à saint Urs<sup>26</sup>, il est aussi appelé ordre de l'Ours. Mais à moins que Casanova ne se soit mis comme l'aventurier Saint-Germain à prétendre

23. *Lettres de femmes à Jacques Casanova*, p. 137.

24. N° 44 du 31 mai 1788 ; voir *HMV*, II, 564. Il est aussi nommé « Saint Gall », dans la *Gazzetta Goriziana* du 15 septembre 1774 ; voir *Intermédiaire des casanovistes*, XXVIII, p. 51.

25. « L'éditeur M. Brockhaus a suggéré que "Seingalt" est une corruption de Saint-Gall (St. Gallen), parce que dans les lettres qui ont proposé à la maison Brockhaus les mémoires de Casanova [...] l'auteur est appelé "Chevalier de Saint-Galle et de l'Éperon d'Or". Il a vraiment existé un Ordre de Saint-Gall, et il est bien possible que Casanova ait été chevalier de cet ordre. Ce nom de guerre bien sonnait lui permettait en tout cas de cacher son patronyme, qui aurait souvent pu réveiller de fâcheux souvenirs, et lui donnait un lustre certain dans la société aristocratique », Ottmann, *Jakob Casanova von Seingalt, sein Leben und seine Werke*, p. 72, notre traduction.

26. Remarquons au passage que ce saint est fêté le 30 septembre, comme saint Jérôme (Girolamo, le second prénom de Casanova).

qu'il était plusieurs fois centenaire, il n'a pu en être membre : l'ordre était tombé en désuétude dès le 15<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Notons toutefois que les chevaliers de l'ordre devaient se retrouver à l'abbaye une fois l'an, le 16 octobre, jour de la Saint Gall ; nous reviendrons sur ce détail.

Certains commentateurs se sont demandé si Casanova n'avait pas adopté le nom « Seingalt » après s'être rendu à Saint-Gall, la célèbre abbaye suisse. C'est bien dans la région qu'il emploie pour la première fois à notre connaissance son pseudonyme ; mais nous n'avons aucune mention, ni dans sa correspondance ni dans l'*Histoire de ma vie*, d'un quelconque passage à Saint-Gall. C'est à l'abbaye d'Einsiedeln, dans le canton de Schwyz, non dans celui de Saint-Gall, que se rend Casanova ; il raconte longuement sa visite, et songe à s'y retirer.

Tout nous ramène à ce séjour en Suisse, d'avril à août 1760, où le nom de Seingalt est attesté pour la première fois. Or, si l'on examine la position de ce voyage dans la vie de notre aventurier, son recours à la pseudonymie s'éclaire d'un jour nouveau. En septembre 1759, Casanova s'était opportunément éloigné de Paris, alors que le procès qui l'opposait à son associé dans la manufacture d'étoffes de l'enclos du Temple prenait un tour menaçant<sup>28</sup> ; après un passage en Hollande, il vient de traverser Cologne et Bonn, dans l'Empire agité par la guerre de Sept Ans. Une péripétie qui manque de lui coûter cher interrompt son voyage : début avril 1760 à Stuttgart, il se fait dépouiller au jeu par trois officiers, qu'il soupçonne de l'avoir drogué. Casanova refuse de payer le solde de sa dette ; il est arrêté. Désespérant de trouver un accommodement, et menacé d'être enrôlé de force dans les troupes wurtembergeoises, il s'enfuit par une fenêtre à la faveur de la nuit, et gagne la frontière suisse.

Cette double fuite, de Paris d'abord où Casanova est condamné *in absentia* en décembre 1759, puis de Stuttgart, suffirait à expli-

27. « Cet ordre subsista environ deux siècles ; mais quand la noblesse attachée à la maison d'Autriche se fut éteinte en Suisse, ou qu'elle en eut été chassée par les cantons devenus républicains, cet ordre fut entièrement oublié, et l'on n'en parle que pour conserver le souvenir de son institution, peu connue même dans notre histoire helvétique du Moyen Âge », *Le Conservateur Suisse, ou Recueil complet des étrennes helvétiques*, 7, p. 273.

28. Voir *HMV*, II, 189, note 1.

quer le besoin de changer de nom ; mais il semble qu'au-delà de la simple mesure de sûreté, cette métamorphose procède d'une véritable crise personnelle. C'est le sens de ses réflexions à peine arrivé à Zurich après sa prompte fuite : « Seul après souper dans la plus riche ville de la Suisse où je me voyais comme tombé des nues, car j'y étais sans le moindre dessein prémédité, je m'abandonne à des réflexions sur ma situation actuelle et ma vie passée. Je rappelle à ma mémoire mes malheurs et mes bonheurs, et j'examine ma conduite<sup>29</sup>. » Ici s'insère le voyage à Einsiedeln, marqué par le (bref) désir de se retirer du monde. À défaut d'une retraite campagnarde ou religieuse, quelle meilleure manière de se réinventer, de reprendre la main que de se choisir un nouveau nom ?

D'après l'*Histoire de ma vie* comme les documents d'archives connus à ce jour, on peut conjecturer que c'est justement dans la période entre le 2 avril 1760, date de sa fuite de Stuttgart qui est aussi son anniversaire<sup>30</sup>, et son arrivée à Zurich qu'a été inventé le nom Seingalt. On sait par les lettres de Bausset, correspondant français à Cologne, que le 9 mars 1760 Casanova séjourne dans la ville sous son véritable nom. Mais le 24 avril de la même année, Casanova signe à Zurich un reçu au marchand J. Escher, qui porte la première mention connue à ce jour du nom « Seingalt<sup>31</sup> ». Un peu plus tard, une lettre de Muralt à Haller, datée du 21 juin 1760 confirme que Casanova est désormais connu sous ce nom : « nous avons eu ici pendant une couple de mois un étranger, logé à la Couronne, nommé chevalier de Seingalt, qui m'a été fort recommandé par le marquis de Gentils sur des recommandations que lui a remis en sa faveur une dame de considération de Paris<sup>32</sup> ». Casanova, en aventurier expérimenté, sait qu'il n'est pas bon de trop multiplier les pseudonymes ; on peut donc faire l'hypothèse qu'il a employé « Seingalt » dès son arrivée en Suisse ; la « dame de considération » est certainement M<sup>me</sup> d'Urfé, à qui il avait demandé depuis Zurich une lettre de recommandation pour M. de Chavi-gny<sup>33</sup>. Casanova avait tout loisir, dans sa lettre, de l'informer de

29. *HMV*, II, 290.

30. Le détail, on le verra, n'est pas sans importance.

31. *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt*, VI, p. 302.

32. Reproduite dans *HMV*, II, 360, note 2.

33. *HMV*, II, 306.

son nouveau pseudonyme, dont elle fait encore usage en septembre 1760, alors que Casanova arrive à Grenoble : « Je lui ai donné, en soupant, ma lettre de change sur Zappata que j'ai endossée à sa présence avec le nom de Seingalt sous lequel M<sup>me</sup> d'Urfé m'annonçait<sup>34</sup>. » Le fait que Casanova se sente obligé de le préciser confirme qu'il est d'utilisation récente.

Un détail de l'*Histoire de ma vie* sème pourtant le trouble : on lit en effet, alors que Casanova voyage en Italie vers la fin février 1761 : « Je suis arrivé à Parme le lendemain, et je suis allé me loger à la poste donnant le nom de Chevalier de Seingalt que je porte encore ; car d'abord qu'un honnête homme prend un nom, que personne n'a le droit de lui contester, il est obligé à ne plus le quitter. Je le portais déjà depuis deux ans, mais souvent je le joignais à celui de ma famille<sup>35</sup>. » « Deux ans » doit sans doute être entendu ici au sens large, comme ailleurs dans son récit<sup>36</sup> ; dans le manuscrit de ses mémoires les deux phrases citées étaient séparées par deux pleines pages, qui ont été supprimées<sup>37</sup> : on devine que Casanova a simplifié les choses. Si on le prend à la lettre, le nom Seingalt daterait non de son arrivée en Suisse, l'année précédente, mais de son séjour à Paris, encore un an plus tôt. La chose paraît douteuse : Casanova, impliqué dans un certain nombre de mauvais coups, est l'objet de plusieurs rapports de police<sup>38</sup> ; aucun ne mentionne le patronyme « Seingalt. » La grande affaire de Casanova à cette date est l'exploitation de la crédulité de Mme d'Urfé, fêreuse d'alchimie ; se serait-il inventé un nom à partir de « Saint-Graal » à son intention ? Probablement pas, puisque Casanova fera évoluer, quoiqu'avec un peu de retard, son nom cabalistique pour intégrer son nouveau patronyme : « Paralys » devient « Paralysée Galtinarde » pour la première fois en avril 1763. « L'oracle disait que Séramis [M<sup>me</sup> d'Urfé] devait laisser tout le soin à Paralysée Gal-

34. *HMV*, II, 471.

35. *HMV*, II, 665.

36. Voir par exemple *HMV*, II, 193, note 1 : « deux ans après » y désigne une période de quelques mois.

37. « Histoire de ma vie », VI, f<sup>o</sup> 110 et 111.

38. Samaran, « Grecs et filous », p. 70-94.

tinarde (c'était moi), de se défaire de Saint-Germain<sup>39</sup> » écrit-il, indiquant là aussi au lecteur la nouveauté de son pseudonyme.

Si la source de son nom est bien à chercher en Suisse, pourquoi avoir choisi de se placer sous le patronage de saint Gall ? À défaut de fief, le choix du nom à peine transformé d'un saint est logique pour notre chevalier de Saint-Jean-de-Latran. La proximité de l'abbaye et de la ville de Saint-Gall donne bien sûr à réfléchir ; aurait-il vu un signe dans leurs armoiries ? Elles représentent un ours dressé sur ses pattes, hommage au plantigrade qui aurait aidé le saint fondateur de l'abbaye ; l'animal est « armé, lampassé, viléné de gueules », c'est-à-dire représenté avec ses griffes, sa langue et son sexe en rouge, détail qui a pu ne pas laisser Casanova indifférent. À Stuttgart, l'aventurier était assigné à résidence à l'auberge de l'Ours<sup>40</sup>, d'où il s'est enfui par une fenêtre ; aurait-il fait le lien, lui si friand de gestes propriétaires, et célébré ainsi l'heureuse issue de sa fuite ? On se demande tout de même comment Casanova, sans être jamais allé à Saint-Gall, aurait pu songer à cet emblème ; d'autant qu'il se montre peu savant en matière d'ours dans l'héraldique helvète lors de sa visite à Berne, peu de temps après<sup>41</sup>.

La proximité de la célèbre abbaye a pu réveiller un souvenir lointain : on a souvent mentionné l'existence d'une « porta San Gallo<sup>42</sup> » à Florence ; mais pourquoi l'aventurier aurait-il choisi d'en faire son nom ? Casanova a une bien meilleure raison d'avoir en tête le nom de saint Gall : pour un Vénitien, san Gallo n'est pas un inconnu. Il existe en effet à deux pas de la place Saint-Marc un oratoire San Gallo, qui donne son nom au *campo* attenant ; il est tout ce qui reste de l'hospice fondé au 10<sup>e</sup> siècle par Pietro Orseolo, célèbre doge mort en ermite et canonisé, dont les armes représentent deux ours dressés et affrontés (un de ses petits-fils, doge lui aussi, est prénommé Orso). Dans la *Confutazione della Storia del Governo veneto d'Amelot de La Houssaye* que rédige Casanova en

39. *HMV*, III, 42.

40. *HMV*, II, 284.

41. « Je lui ai demandé ce que c'était qu'un ours qui était à la porte, et il me dit que Berne en allemand voulait dire ours, qui était par cette raison l'enseigne du canton qui à l'égard du rang était le second », *HMV*, II, p. 369.

42. Ademollo, *Un avventuriere francese in Italia nella seconda metà del Settecento*, p. 110.

1769, il dresse la liste des prérogatives religieuses des doges en ces termes : « Il Doge ha in patronato il *Primiceriato* di S. Marco, le Parrocchie di S. *Giovanni in Rialto*, di S. *Jacopo in Venezia*, e dispone di esse, comme del *Primiceriato*, e del *Priorato* di S. *Gallo*, e di qualche *Abbadia* [...]»<sup>43</sup>. » Le rapprochement arbitraire de san Jacopo et de san Gallo (Casanova souligne au début de l'*Histoire de ma vie* que « Jacob » est la traduction de son prénom Giacomo<sup>44</sup>) serait-elle un clin d'œil, renforcé, consciemment ou inconsciemment, par la mention juste après san Gallo du nom « abbayes ? »

### Gall, Longin, Hedwige

Cette rencontre entre une abbaye suisse et un souvenir vénitien n'épuise pas la question de l'origine du nom « Seingalt. » Il est une coïncidence plus curieuse ; Cécile de Roggendorff, la dernière correspondante de Casanova, aurait peut-être pu nous livrer la clé de l'énigme. Comme nous, elle s'interroge sur le nom de celui qui dans ses lettres oscille entre la position de père spirituel et celle d'amant : dans une lettre du 2 novembre 1797, Cécile lui demande : « À propos, comment vous appelez-vous de votre nom de baptême ? En quel jour, en quel an êtes-vous né<sup>45</sup> ? »

Nous ne disposons pas, hélas, des réponses de Casanova ; celle-ci surtout aurait pourtant mérité d'être lue, puisque la lettre suivante de Cécile, du 9 novembre 1797, commence ainsi : « J'ai reçu le 3 de novembre deux lettres de vous, une du premier octobre de retour de Sarkösz, l'autre du 20 ; je ne vous dirai pas l'effet qu'elles ont fait sur moi ; vous me connaissez, cela suffit<sup>46</sup>. » On devine au reste de la réponse de Cécile que ces lettres poignantes devaient comporter entre autres des instructions pour vivre heureux. La jeune fille conclut par la formule suivante : « vivez surtout pour

43. « Le Doge a sous son patronage le primiceriat de Saint-Marc, les paroisses de Saint-Jean du Rialto, de Saint-Jacques à Venise, et il en dispose, ainsi que du primiceriat et du prieurat de San-Gallo, et de quelques abbayes [...] » Casanova, *Confutazione della Storia del Governo veneto, d'Amelot de La Housaye*, I, p. 51, notre traduction.

44. *HMV*, I, 19.

45. *Lettres d'amour à Casanova*, p. 38.

46. *Ibid.*, p. 39.

votre Zénobie<sup>47</sup> ». C'est la première apparition de ce surnom dans leur correspondance ; puisqu'il surgit sans autres détails ni mise en contexte, on peut penser qu'elle poursuit un jeu de rôles initié par Casanova dans sa lettre précédente.

Le courrier du 10 décembre 1797 confirme ce surnom affectueux : « Je suis contente de votre gaîté au jour de Sainte-Cécile, le cochon au lait que vous avez mangé me rassure sur votre santé, j'en félicite votre estomac, le mien n'en aurait pas souffert autant./ Longin n'est pas amateur de la musique [*sic*], pourquoi<sup>48</sup>? » Le Vénitien a donc complimenté sa jeune correspondante pour sa fête. Comment ce thème est-il entré dans leur conversation, et pourquoi avoir adopté les rôles de Longin et Zénobie plutôt que d'un autre duo maître/élève?

En un mot, la source de leurs surnoms est-elle bien leur relation pédagogique? Il se trouve que Longin, non le philosophe grec, mais le légionnaire romain canonisé, est célébré le 16 octobre, comme saint Gall. Ultime hasard? Le 16 octobre est encore la fête d'un autre prénom bien casanovien : c'est le jour de la sainte Hedwige. Voilà peut-être la clé d'un autre mystère : pour les casanovistes, Hedwige, c'est le pseudonyme jusque-là inexpliqué<sup>49</sup> que donne Casanova à la belle Genevoise qui l'enflamme vers la fin de son séjour en Suisse. Quoi de plus naturel qu'un nom de sainte pour cette charmante théologienne, et quel plus beau témoignage de leur complicité secrète ! Cette attention connue de lui seul révélerait un Casanova toujours beaucoup plus sentimental (et superstitieux) qu'on le dit volontiers.

On pourrait rétorquer qu'on imagine mal Casanova plongé dans l'almanach, à faire l'inventaire des saints du calendrier. À tort : il se décrit lui-même exactement dans cette situation, et avec un intérêt particulier à être aussi exhaustif que possible, pendant son séjour

47. *Ibid.*, p. 41.

48. *Ibid.*, p. 45.

49. « Le prénom qu'il lui prête est des plus rares à cette époque, en terre romande, où les filles sont nommées le plus souvent Pernelle, Judith, Magdelaine ou Marie. Aurait-il même rajeuni son amie, comme il sut le faire pour tant d'autres, qu'il n'exista pas, sur le territoire de la République, une seule Hedwige, baptisée de ce prénom depuis 1720 », Haldenwang, *Casanova à Genève ou Le Chevalier du plaisir dans la ville de Calvin*, p. 137. D'après le même auteur, son véritable nom serait Anne-Marie May.



sous les Plombs. Tout est la faute de son confesseur, un jésuite, qui a l'habileté de lui faire une étrange prédiction :

J'aurais réfuté tout, si habile dans son métier il n'eût pas eu le talent de m'étonner, et de me rendre plus petit qu'une puce par une espèce de prophétie qui m'en imposa.

— Puisque, dit-il, c'est de nous que vous avez appris la religion que vous professez, exercez-la comme nous, et priez Dieu comme nous vous l'avons appris, et sachez que vous ne sortirez jamais d'ici que le jour dédié au saint votre patron.

Après ces paroles il me donna l'absolution, et il partit. L'impression qu'elles me firent est incroyable; j'ai eu beau faire, mais je n'ai jamais pu les faire sortir de ma tête. J'ai passé en revue tous les saints que j'ai trouvés sur l'almanach. [...] Informé que je devais sortir de là le jour du saint mon patron par un homme qui pouvait peut-être le savoir, je me suis réjoui d'avoir su d'en avoir un, et de savoir que je l'intéressais; mais étant en devoir de le prier je devais le connaître. Qui est-il? Le jésuite même n'aurait pas pu me le dire s'il l'avait su, car il aurait violé le secret; mais voyons, me suis-je dit, si je peux le deviner. Ce ne pouvait pas être St-Jacques de Compostelle, dont je portais le nom; car ce fut précisément dans le jour de sa fête que Messer Grande avait abattu ma porte. J'ai pris l'almanach, et examinant le plus voisin j'ai trouvé St-George, saint de quelque renommée; mais auquel je n'avais jamais pensé. Je me suis donc attaché à St-Marc qui venait au vingt-cinq du mois, et dont en qualité de Vénitien je pouvais réclamer la protection; je lui ai donc adressé mes vœux, mais en vain. Sa fête passa, et j'étais là. J'ai pris l'autre St-Jacques, frère de J.-C. qui vient avec St Philippe; mais je me suis aussi trompé, et pour lors je me suis attaché à saint Antoine, qui fait, à ce qu'on dit à Padoue, treize miracles par jour; mais en vain aussi. Je suis passé ainsi d'un autre à un autre, et insensiblement je me suis accoutumé à espérer en vain dans la protection des saints. Je fus convaincu que le saint dans lequel je devais confier était mon verrou esponent. Malgré cela la prophétie du jésuite s'avéra. Je suis sorti de là le jour de la Toussaint, comme le lecteur verra, et il est certain que, si j'en avais un, mon protecteur devait être chômé dans ce jour-là, puisqu'ils y [sic] sont tous<sup>50</sup>.

L'épisode apparaît presque dans les mêmes termes dans l'*Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs*. Le superstitieux Casanova, pendant sa détention, semble ne plus identifier les jours que par leur saint patron : « J'ai fixé le moment de mon évasion dans la nuit précédant la fête de saint

50. *HMV*, I, 896. Remarquons au passage que dans son enfance c'est un confesseur jésuite qui l'avait déjà éclairé sur le sens de son prénom : Giacomo, Jacob, « le supplantant » (*HMV*, I, 19).

Augustin<sup>51</sup> », écrit-il par exemple, ou « Je lui ai dit que je voulais célébrer le jour de saint Michel avec deux grands plats de *macaroni* au beurre et au fromage parmesan<sup>52</sup>. » Casanova parle du 16 octobre, Saint Gall, qui est le jour où son futur compagnon d'évasion parvient à atteindre sa cellule par les combles : « Le seize d'octobre à dix-huit heures dans le moment que je m'amusaï à traduire une ode d'Horace j'ai entendu un trépignement au-dessus de mon cachot, et trois petits coups de poignet : j'ai d'abord répondu avec trois coups pareils ; c'était le signal concerté pour nous assurer que nous ne nous étions pas trompés<sup>53</sup>. »

Dernier trait du faisceau de correspondances qui ont sans doute fondé le choix du nom « Seingalt » : dans toutes ses entreprises, Casanova, persuadé d'avoir les puissances du destin accumulées au-dessus de sa tête, prête une attention scrupuleuse aux dates. Celle de son anniversaire surtout est importante pour lui : l'aventurier souligne dans *l'Histoire de ma Vie* qu'elle a souvent été marquée par des faits décisifs, comme lors de son évasion de Stuttgart : « C'était le 2 du mois d'avril 1760, jour de ma naissance, remarquable dans toute ma vie à cause de quelque incident<sup>54</sup>. » Or, on a vu que la source du nom « Seingalt » était vraisemblablement à chercher entre cette date et son arrivée à Zurich. L'aventurier, dans sa fuite, ne s'arrête qu'à Furstemberg<sup>55</sup>, petite localité à une vingtaine de kilomètres de Schaffhausen et de la frontière suisse. Casanova raconte qu'il passe la frontière quatre jours après son évasion du 2 avril<sup>56</sup> ; or le 6 avril, jour supposé de son passage en Suisse, est entre autres dédié à santa Galla, sainte Galle...

Sainte Galle, saint Gall, Seingalt : pour Casanova, l'occasion était trop belle de tirer un destin d'un écheveau de hasards, de célébrer la puissance de la volonté créatrice face au chaos des déterminations. Quel hommage plus approprié à ce passionné de symboles et de cryptographie que de tenter de retracer quelques étapes de la sublimation alchimique de sa vie en destin ? La conjonction de tout

---

51. *HMV*, I, 903.

52. *HMV*, I, 917.

53. *HMV*, I, 919.

54. *HMV*, II, 288.

55. *HMV*, II, 289.

56. *HMV*, II, 289-290.

ou partie de ces rencontres a sans doute présidé à la construction de ce nom qu'il s'est donné lui-même. L'essentiel n'est pas le nom, mais le souffle : il fait la part des lettres vives et des lettres mortes. Casanova vécut assez longtemps pour assister à la triste chute de sa cité natale sous les coups de boutoir des troupes napoléoniennes ; il écrit dans une lettre à son ami Zaguri, le 4 octobre 1797 : « Tout doit périr, *mors etiam saxis nominibusque venit*<sup>57</sup> », la mort vient aussi aux pierres et aux noms.

Guillaume SIMIAND

## Bibliographie

- Le Conservateur Suisse, ou Recueil complet des étrennes helvétiques*, vol. 7, Lausanne, L. Knab, 1815.  
 « More than a name », *L'Intermédiaire des casanovistes*, n° XI, 1994, p. 33-34.  
 Ademollo, Alessandro, *Un avventuriere francese in Italia nella seconda metà del Settecento*, Bergame, Fr. Cattaneo succ. Gaffurri e Gatti, 1891.  
 Casanova, Giacomo Girolamo, *Confutazione della Storia del Governo veneto, d'Amelot de La Houssaye*, 3 vol., Amsterdam [Lugano], P. Mortier, 1769.  
 Casanova, Giacomo Girolamo, *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt*, XII vol., Paris, Éditions de la Sirène, 1924.  
 Casanova, Giacomo Girolamo, *Lettres de femmes à Jacques Casanova*, éd. Aldo Ravà, traduit par Edouard Maynial, Société des éditions Louis-Michaud, 1912.  
 Casanova, Giacomo Girolamo, *Scrutinio del libro « Éloges de M. de Voltaire »*, Venise, Modesto Fenzo, 1779.  
 Gendrot, Nathalie, *L'Autobiographie et le mythe chez Casanova et Kierkegaard : automythologies comparées*, Paris, L'Harmattan, 2009.

---

57. « Mon cher Casanova... » : lettres du comte Maximilien Lamberg et de Pietro Zaguri, praticien de Venise à Giacomo Casanova, 681.

- Haldenwang, *Casanova à Genève ou Le Chevalier du plaisir dans la ville de Calvin*, Paris, Maurice d'Hartoy, 1937.
- Lamberg, Maximilian Joseph von et Pietro, Zaguri, « *Mon cher Casanova...* » : *lettres du comte Maximilien Lamberg et de Pietro Zaguri, patricien de Venise à Giacomo Casanova*, éd. Marco Leeflang, Gérard Luciani et Marie-Françoise Luna, Paris, H. Champion, 2008.
- Mortier, Roland, *Le « Prince d'Albanie » : un aventurier au siècle des Lumières*, Paris, H. Champion, 2000.
- Ottmann, Victor, *Jakob Casanova von Seingalt, sein Leben und seine Werke. Nebst Casanovas Tragikomödie : Das Polemoskop*, Stuttgart, Die Gesellschaft der Bibliophilen, 1900.
- Roggendorff, Cécile de, *Lettres d'amour à Casanova*, Alain Buisine (éd.), Paris, Zulma, 2005.
- Samaran, Charles, « Grecs et filous », dans *Une Vie d'aventurier au 18<sup>e</sup> siècle. Jacques Casanova*, vol. 2, 7<sup>e</sup> éd., Paris, Calmann-Lévy, 1931.
- Sollers, Philippe, *Casanova l'admirable*, Paris, Gallimard, 1999.
- Watzlawick, Helmut, *Bio-bibliographie de Stefano Zannowich*, Genève, H. Watzlawick, 1999.